

# Le Galepin

- BLEU -

n°47 - 1<sup>er</sup> décembre 2021



Joseph Kessel et Musthapha II

# **n°47 - HISTOIRES AVEC ANIMAUX**

## **Sommaire**

<b>JACQUELINE PAUT</b> UNE CHATTE SUR UN TOIT BRÛLANT	3
<b>DOMI L.</b> VIVANT!	5
<b>RÉGINE PAQUET</b> LA DÉPOSITION	7
<b>RÉMI LEHALLIER</b> LE VOYAGE DES ÂMES	10
<b>MICHEL LE DROGO</b> LES ANIMAUX MALADES DE LA PISTE	13
<b>HERVÉ GOUZERH</b> LA DEMANDE	16
<b>YSSÉ COTINE</b> BAVARDAGES	17
<b>PHILIPPE BLONDEAU</b> VIE ET MORT DES BÊTES	20
<b>SYLVIE VAN PRAËT</b> LE BESTIAIRE DE SHÉRINE	22
<b>FRANÇOISE DANIEL</b> COCHONNE DE VIE	24

UNE CHATTE SUR UN TOIT BRÛLANT



ELLE: Ah! Qu'est-ce que je m'ennuie! Elle est partie pour toute la journée. Je sais bien qu'il faut qu'elle travaille, mais moi je suis toute seule. Tiens, la fenêtre est restée ouverte. Je vais en profiter... je passe par le balcon.... je vais sur le balcon du voisin... Ça change! Ouh! Ouh! Y'a quelqu'un? Je peux entrer?

LUI: Ouaf! Ouaf! Qui c'est celle-là? Jamais vue. Faut dire qu'on est là depuis la semaine dernière. Allez! Vas-y Jojo! Ouvre ce machin. Oh nom de

Dieu! J'y arrive pas. Ça y est, c'est ouvert. Entre, ma belle!

ELLE: Bonjour! Monsieur comment?

LUI: Laisse tomber le Monsieur, moi c'est Jojo, comme pour tout le monde! Et toi?

ELLE: Moi, c'est Judy de Cordemoy! Vous voulez voir mon pédigrée? Il est à la maison.

LUI: Pas la peine, ma p'tite! J'te crois. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

ELLE: Je m'ennuie, alors je viens vous voir. Ma maîtresse n'est pas là. Elle est gentille, mais c'est sans cesse des papouilles, des brossages, des cotons dans les oreilles. Parfois, je n'en peux plus. Être une chatte persane, c'est éprouvant! Et vous, vous allez bien? Pas trop de stress?

LUI: Du stress, moi? Cool, Jojo, cool. Quand mon maître me descend, je vais où je veux. Un pissou sur le platane, un pissou sur le mur du voisin, un pissou sur sa voiture, la vie rêvée, quoi! Et des fois, j'm'échappe, et il me retrouve quelques jours après. J'ai ma p'tite amie au bout de la rue. Tu connais pas ça, j'parie!

ELLE: Oh mais si, si si! Il y a un mois ma maîtresse m'a emmenée chez un - comment dit-on? - un éleveur, pour une - comment dit-on déjà? - oui, pour une... je n'ose pas vous dire le mot qu'elle a dit. Elle a même payé 600 francs pour ça. Mais moi, j'ai pas voulu. Un prétentieux, je ne vous dis pas! Il a gagné des concours de beauté, et

voilà qu'il se trémousse, et voilà qu'il en fait trop! Je dois y retourner la semaine prochaine, mais moi je ne veux pas! Je veux rencontrer le grand amour, moi!

LUI: Eh bah! J'te tiens les pouces, ma gazelle! T'as pas l'air d'avoir la baraka, toi!

ELLE: Ma maîtresse a même écrit des poèmes sur moi! Et l'autre jour, j'ai appris que n'ayant pas d'enfant, elle avait fait un testament en ma faveur, si des fois il lui arrivait quelque chose. Vous vous rendez compte! Tout cet argent pour moi toute seule!

LUI: Ah! Ça, ça peut intéresser l'Gustave.

ELLE: Qui est-ce, Gustave?

LUI: Ben c'est le greffier de la maison, quoi!

ELLE: Le greffier? Il écrit lui aussi?

LUI: Mais non, ma p'tite, le greffier, c'est le matou de la maison, un beau chat de gouttière, gros et gras, il est pas là, il doit courir la gueuse sur les toits, à c'te heure.

ELLE: Mais c'est très intéressant, ce que vous me dites. Il rentre à quelle heure, Gustave?





EN PRUSSE ORIENTALE, L'HIVER VIENT TÔT. Il faut moissonner le seigle et arracher les pommes de terre avant la première neige. Alors on l'a envoyé ici, chez Martha, dans la ferme blanche à colombages, avec un autre prisonnier de guerre, un Polonais peu disant. Martha aussi reste souvent sans parler, elle berce son deuil. Son visage rond, aux pommettes slaves, est ravagé d'amertume. Au mur de la grande pièce, un soldat d'Hitler dans un cadre neuf: "Johannes, tombé à Stalingrad le 12 janvier 1943".

Lui, le prisonnier français, il attend que tout cela finisse. Il pense qu'il n'est pas malheureux. Moins que d'autres, sûrement. La patronne donne des ordres, le travail se fait. À la fin du jour, elle hoche la tête: "Gut!" C'est bien.

La grande plaine piquetée de bouleaux, les graminées ondoyantes, la brise d'ouest sur sa peau, ces émotions-là, personne ne peut les lui prendre, alors il les goûte, et rend grâce au monde.

Un soir de septembre, la Triste Dame, comme il l'appelle, explique dans sa langue rugueuse qu'il faut ramener un cheval pour le ferrer, "un nouveau, non tu le connais pas, il est au pré là-bas, près du Bois Noir. Va le chercher, Jean-Marie! Schnell, schnell!" Il a compris. Il y va... Précieuse solitude. Le soir tombe, rouge. La terre sent bon. Les feuilles sèches craquent sous ses bottes. Un jour, il y aura un retour; un jour, il y aura la Bretagne de nouveau. Sa terre à lui. Sa lande.

Bon sang, ne pas pleurer.

Voilà le pré. À l'autre bout, vers la sapinière, un cheval noir à la crinière ambrée tourne la tête. Ses oreilles frémissent. Une vapeur blanche, légère, s'échappe de ses naseaux. Il regarde Jean-Marie sans bouger, longtemps. Enfin il s'approche, d'abord hésitant, puis au petit trot. C'est une jeune jument, puissante et altière. Sa robe luit dans le crépuscule. Une tache blanche lui étoile le front. Elle gambade.

Maintenant l'homme et la bête se tiennent tous deux de part et d'autre de la barrière. Jean-Marie flatte la jument à l'encolure; il murmure: "Bonjour, ma belle! Je suis venu te chercher..." Elle pousse sa tête vers lui, à petits coups prudents. Ses yeux bombés, très sombres, disent: je comprends, je comprends... Jean-Marie pose son

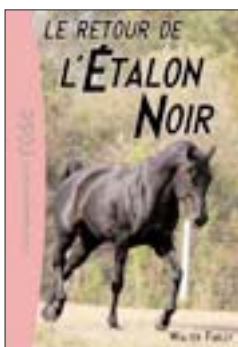
visage sur la tiédeur du museau. Le souffle du cheval dans son cou le rassure. Moment suspendu...

C'est venu comme ça, sans qu'il s'y attende, une houle en lui. Le cœur lui monte à la gorge. Il manque d'air. Les chagrins, les arrachements, les humiliations, tout ce qu'il avait tenu secret, emmuré, tout cela déborde et le submerge. Il sanglote, gémit, désespéré, délivré. Le cheval se tient parfaitement immobile, attentif. L'obscurité enveloppe l'homme et la bête. Le temps s'étire. Des étoiles apparaissent. Jean-Marie s'apaise.

Un oiseau tardif passe d'un jet, lance une trille, le cheval s'ébroue... Il est temps.

L'homme ouvre la barrière, prend la bête au licol, et la ramène à l'écurie dans la paix du soir...

Plus tard, il rêve du Cheval Noir qui, dans les légendes bretonnes, galope la nuit sur les flots, libre et fougueux...



1946



## LA DÉPOSITION

- **R**EPRENONS. VOUS DITES MADAME QUE VOTRE MARI A DISPARU. Depuis combien de temps ?

- J'ai déjà répondu à cette question. Depuis deux heures environ.

- Un peu trop tôt donc pour vous inquiéter.

- Mais ce n'est pas sa disparition en elle-même qui m'interroge, vous le savez !

- Bon, alors récapitulons calmement le déroulé des faits si vous le voulez bien. D'après vos premiers dires, tout aurait commencé durant votre moment de Qi Gong matinal ?

- En effet. Depuis de nombreuses années mon mari et moi consacrons l'heure qui suit notre lever à la pratique du Qi Gong. Les séances sont conduites par mon époux, de préférence dans le jardin dès que la météo nous le permet. Aujourd'hui à sept heures nous en étions aux battements des ailes d'un oiseau. L'un des exercices favoris de Paul, mon mari. Les yeux fermés nous replions et tendions alternativement nos bras de chaque côté de notre corps. Le temps consacré à ce mouvement se prolongeait plus que de coutume. La fatigue s'installant dans mes épaules, j'ai entrouvert mes paupières espérant que Paul allait bientôt s'arrêter aussi. Mais Paul n'était plus là.

- Voyons, ce n'est pas ce que vous avez dit dans votre premier récit.

- Je veux dire qu'il n'était plus là, dans le jardin avec moi. Il était absent à notre monde. Oui c'est ça. Dans un mouvement ample d'une lenteur hypnotique il levait et abaissait ses bras habituellement gainés par les manches serrées de sa tunique. Celles-ci s'étaient élargies, leur tissu soyeux et souple ondulait dans l'air. J'ai cru voir un ange. Vous savez comme celui sur le tableau de l'annonciation à la



Vierge au musée des Beaux-Arts. Sauf que Paul n'avait pas d'auréole d'or autour de sa tête. Pas même celle du soleil levant. Ses rares cheveux blancs et longs qu'il noue toujours en catogan pour le Qi Gong avaient comme épaissi, donnant à son crâne, à sa tête entière dont le cou s'était aussi épaissi un arrondi de douceur que je ne lui connaissais pas. Incapable de bouger, d'émettre un son, j'ai refermé les yeux.

- Et quand vous les avez ouverts, votre époux avait disparu.

- Non, pas à ce moment-là. Quand je les ai rouverts, j'ai heurté du vide avant de

baisser mon regard pour découvrir mon mari trois fois plus petit que d'ordinaire. Peut-être même quatre fois.

- Oui avec l'âge on se tasse.

- Laissez-moi pour une fois poursuivre sans m'interrompre! Ses cheveux, le tissu blanc de son pantalon et de sa tunique étaient devenus plumes, une multitude de plumes qui frissonnaient, palpitaient dans la brise du matin. Tellement vivantes ces plumes! Le corps entier de mon mari était méconnaissable, son ventre atteignait ses jambes. Enfin ses jambes, ce qui lui servait de jambes: deux pattes fines et roses aux doigts graciles, un peu courbés. Dois-je vous rappeler que nous sommes toujours pieds nus dans l'herbe pour notre pratique? Je doutais de la capacité de ses pattes à soutenir le corps compact de mon mari prolongé désormais par une courte traîne de mariée, effleurant le sol derrière lui, dans un simple mouvement d'aller-retour, de gauche à droite ou de droite à gauche et vice-versa.

- Pardon? Vous venez de dire une traîne de mariée?

- C'est l'image qui m'est venue en découvrant les longues plumes blanches de la queue de mon mari... de celui qui avait été mon mari. Ses bras, plutôt ses ailes, n'avaient jamais cessé leur lent mouvement d'envol. Je voulais parvenir à refermer mes yeux, que tout redevienne comme avant. Mais une part de moi désirait très fort continuer à vivre cette métamorphose. D'ailleurs je ne pouvais rien empêcher. Le nez de Paul...

- Se transformait en bec forcément! Votre mari a été remplacé par un oiseau. Pardon, continuez, continuez madame.

- Et Paul a ouvert les yeux. Je m'étais accroupie depuis peu pour être à son niveau. J'ai reçu le cadeau de son dernier regard d'humain, de ses yeux bleus à la fente étirée qui m'ont souri, éclairs d'amour avant de devenir deux petits boutons de bottines, tout ronds. C'est une image monsieur le commissaire. Pour être plus précise il avait des yeux de colombe quand il s'est évaporé dans un envol que je qualifierais de digne du Saint-Esprit si j'étais croyante. Mais peut-être l'êtes-vous?

- Ah non! Bien, bien, donc si je...

- Attendez, j'ai oublié, dans mon premier témoignage, de vous signaler un autre fait.

- Faites, faites... nous n'en sommes plus à un détail près.

- Quand je suis rentrée chez nous, sans intention précise, j'ai retrouvé dans le salon la reproduction encadrée d'un tableau de Magritte toujours pendue au mur face au fauteuil préféré de mon mari. Ce tableau représente la tête et le haut du corps d'un homme portant un chapeau melon et un costume sombre. Le peintre a caché le visage du personnage derrière une colombe blanche vue de profil. Eh bien... eh bien...





- Oui?...
- La colombe avait disparu révélant le visage de l'inconnu. Ce visage aux yeux de lumière bleue c'est celui de mon mari.
- Excusez-moi madame de vous poser à nouveau cette question. Prenez-vous un médicament pouvant avoir des effets hallucinatoires?
- Non, pas moi.
- Ah!
- Je ne prends pas de médicaments. Paul en prenait. Il suivait un traitement depuis deux mois. On lui avait détecté dans la tête une tumeur non opérable, grosse comme un œuf de pigeon ou de colombe si vous préférez.



LE VOYAGE DES ÂMES



OH BIEN SÛR, DES CHIENS, À LA FERME, IL EN AVAIT EU! Qui n'avaient même pas de nom et gueulaient après les vaches et les bourricots, qui faisaient leur travail sans manière et s'en allaient un beau soir crever dans les bois: une vie de chien, quoi. Mais là, aux abords de la soixantaine, il ressentit l'envie d'avoir de la compagnie. Il passa la veste en velours et prit le car

du matin pour le bourg.

À la SPA, devant les cages, les choses se firent instantanément: son regard tomba sur une chienne blanche au poil long et au regard miséreux. Elle n'aboya pas, elle s'approcha du grillage et le regarda... Ce serait elle. Il retourna en ville acheter une laisse, enfin, tout ce qu'il fallait. Le midi il prit le plat du jour, un quart de vin et pour le dessert regarda la carte: il choisit une île flottante avec les œufs en neige. Neige. Le soir il repartit par le car avec son chien.

Il installa d'abord la niche dans la cour mais, très vite, il eut plaisir à observer ses manières gracieuses de laper son eau, de pincer du bout des dents dans son écuelle les reliefs de repas, de tourner sur elle-même avant de choisir où s'assoupir. Elle le suivait pas à pas. Il n'avait jamais à la siffler, elle était là. D'ailleurs il n'usa pas du sifflement avec elle: il prit l'habitude de la nommer,

"Neige! Neige!" Quand il l'appelait, elle accourait et levait vers lui des yeux éperdus.

Ainsi allait la vie de Dieudonné Clément qui vivait chichement, faisait l'après-midi son tour jusqu'au bois de Viefvillers, et, le dimanche, le grand tour jusqu'aux premières maisons du bourg, un chien courant à ses côtés; le dimanche, il s'habillait comme un milord, d'une veste et d'un pantalon de velours vert bronze. Jusqu'à ce matin-là...

Il repoussa la couverture et alluma. Ce matin il passerait voir le fils Dubreuil, s'il ne pourrait pas lui refaire les papiers de la salle, après il verrait pour la chambre. Il se chauffa un bol de café et ouvrit la porte sur la cour. Il appela Neige et rentra se couper des tartines. La chienne ne venait pas. Sur le seuil il la siffla en appelant plus fort "Neige! Neige!" Rien. Alors il sortit dans la cour en chaussons et marcha vers les apprentis qu'elle préférait parfois au calme tiède de la cuisine. Elle était là, dans le foin. Elle le regardait de tous ses yeux. Il s'agenouilla près d'elle, ne sut que dire "Eh

ben... la miss... eh ben..." Il lui caressa le museau, il était déjà froid.

Il posa le bât sur le dos de l'âne. Un bât confortable, avec une vieille couverture grise. Dans une sacoche il plaça un bout de pain, du camembert. Dans l'autre, une bouteille de cidre et un petit poste à transistor. Il plaça Neige dans un torchon propre dont il noua les coins, veillant à laisser dépasser la tête. Il l'installa sur le dos de l'âne et l'attacha au bât, la tête de côté. Il accrocha encore la cage à oiseau qui n'avait plus de porte. Le merle fit deux trois tours et vint s'y poser. Et dans la moiteur de l'après-midi, le curieux attelage se mit en route. "Grande promenade", dit-il, comme si son monde le comprenait.



Il prit par l'arrière du pays. Le sentier courait entre les haies. Les chatons fleurissaient, blanc rose de l'aubépine, jaunâtres du tilleul, blanc mauve du néflier. "Mollo, on a le temps!..." dit-il à l'âne et, se tournant vers Neige "Regarde de tous tes yeux, regarde!" Il lui maintint la gueule face à la haie en lui caressant le haut du crâne. Le merle vint se poser sur son épaule et siffla quelques trilles. Il n'avait rien fait pour l'appriivoiser, et surtout pas de lui rogner les ailes. Simplement il était devenu familier, s'était rapproché peu à peu jusqu'à, un jour, venir sur son bras. Il reposa la tête de la chienne et ils se remirent en route.

Ils marchèrent encore près d'une heure, longeant les champs où la chienne avait couru, traversant les halliers où elle s'était affûté les sens, éclaboussant les flaques où elle aimait se rouler. Ils prirent le raidillon qui descendait à la rivière. Il y avait là un bon bout de berge où l'eau affleurait. Neige s'y baignait pour le plus grand contentement de son maître, que ses mines d'abord effarouchées et timides faisaient rire. Il s'assit. Il fit péter le bouchon du cidre et se versa un quart. Il y trempa le doigt et en humecta la truffe de la chienne. Le temps s'y prêtant, il ferma les yeux et pensa à sa vie. Le premier mot qui lui vint fut monotone. Le train-train quotidien, la routine, rien d'imprévu... La chienne avait été le premier. Ensemble ils avaient été heureux, elle ne lui avait donné que de la gentillesse, des petits coups de langue, des jappements impatients, des attendrissements.

Il sourit avec émotion. L'âne se désaltérait, le merle s'était réfugié dans le saule, en face. Il desserra la ceinture, prit la chienne dans ses bras. Il la posa au bord de l'eau, veillant à ce que le ru lui lèche les pattes. Il ne cessa de la caresser puis, au bout de quelques minutes, il la réinstalla sur le bât. Ils se remirent en route, retrouvèrent le chemin et poussèrent jusqu'au bosquet de mûres. Ils furent bientôt au sommet de la petite colline dominant le village. Il aimait y faire halte car, bien que de peu d'altitude, l'endroit dominait les moutonnements de la plaine, où se nichaient les lieudits

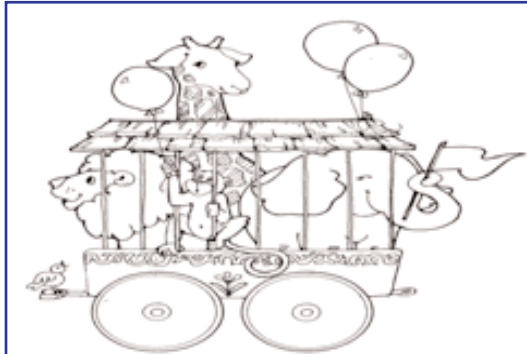
dont, enfant, il récitait le chapelet : la Clouterie, l'Abbaye, les Terres noires, l'Argilière, les Merlures, le Vieux clocher... Il les avait arpentés ces dernières années, maintenant qu'il n'avait guère d'autre tâche que de humer les jours. Et elle aussi l'accompagnait, dont les abois joyeux lui manquaient déjà.

Au pied des hêtres, dans le sous-bois il cueillit trois brins de muguet et les glissa dans le torchon. Ils rentrèrent tranquillement en faisant le grand tour car il faut bien que le dernier voyage des âmes refasse le chemin de la vie.

Le soir tombait quand ils furent à la ferme. Il sortit pioche et pelle, mangea un bout de fromage et but du cidre. Puis il s'y mit. Il posa à terre, tout près, le transistor : il avait trouvé une station avec de la musique. Il creusa une bonne demi-heure. La terre était sèche et dure. Il entama le sol sur près d'un mètre. Il avait réfléchi à la profondeur et souhaité la protéger du bruit et des intempéries, quand bien même, dans son tréfonds, il ne croyait pas à toutes ces choses dont, au demeurant, étaient exclues les bêtes. Il travaillait dans la nuit tombante, ainsi que, dans le savoir populaire, il convient que cela soit fait. Il attendit encore que brille très distinctement la myriade d'étoiles. Alors il alla prendre la chienne. Sans un mot il avança avec elle jusqu'au trou contre le mur. Le merle voleta et sautilla au sol. Étonnamment, lui aussi se taisait. Il déposa le corps au fond du trou. Il resta un moment immobile, silencieux. Il n'avait plus de peine, il se sentait l'âme apaisée. Il fit tomber silencieusement la terre. Cet automne, il y planterait des roses blanches...



LES ANIMAUX MALADES DE LA PISTE



"Os savons bien tertous éq chés tchiens i sont fin heureux d'mèrcher dsu leu cordé roéde. Éq chés lions i raffole'té d'leu mette à croupette édsu des tambourets. Pi qu'chés nénéphants i n'reuve'te éq d'aller défiler dbout su leu patte éd driére in pocession."  
Anonyme

UN LABOUREUR SPOLIÉ DE TOUS SES BIENS,  
Abandonné de tous,  
Méditait sur la paille sans repos:  
De quoi survivrait-il à sa levée d'écrou?  
Une puce tenace l'agaçait autant  
Qu'un cafard affamé visiteur du matin...  
Par ruse, l'enfermé saisit les parasites  
Et au prix de son pain, de son eau et son sang,  
Leur enseigna maint tour inconnu jusque-là!  
Rejeté à la rue avec en fond de bourse  
Ses deux petits complices pour maigre pécule,  
L'élargi entreprenant avait en tête  
Le projet de les exhiber de ville en ville.  
Avisant une auberge ouverte aux bateleurs,  
Il vida d'emblée sa bourse sur le comptoir.  
Sitôt fait voilà la puce en selle et...  
Pouah!  
Doublement meurtrier, le poing du tenancier s'abat.  
C'est fort bien fait, s'il faut en croire les témoins:

- "Le croquant saltimbanque avait-il bien pesé  
Les dangers d'infection colportés dans ses basques ?  
Ce gibier de potence eût empesté Venise !  
Quel diable lui permit d'instruire telle vermine ?"  
Le laboureur trouva son salut dans la fuite  
Jadis, et sans nulle autre forme de procès.  
Mais demain son délit resterait-il sans suite ?  
Une imminente loi s'apprête à interdire  
Pour grave violation du bien-être animal,  
L'itinérante détention de bêtes fauves.

Ainsi contre les cirques ambulants,  
Se fourbit déjà maint réquisitoire :  
- "Se croyant dédouané des sanglants jeux romains,  
L'héritier des Lumières, fils ingrat de Nature  
Maintient en esclavage  
Ses frères qu'il dit sauvages :  
Tigres, lions, ours, otaries sont livrés en pâture  
Au plaisir cruel des petits humains  
Accompagnés au cirque... pour y battre des mains !  
Un singe valsant avec un chien,  
Un éléphant comptant sans se tromper,  
Des otaries jonglant n'est-ce point trop loufoque ?  
C'est peu considérer notre mère Nature  
Qu'ériger en spectacle ces vains artéfacts !  
La chasse à courre même défend nos traditions,  
Alors que le dompteur n'est qu'un affreux maton."  
- "Nos frères sauvages, dirait l'accusation,  
Devraient-ils mimer de nos contorsionnistes les postures ?  
Imiter nos jongleurs, singer nos acrobates ?  
Il faut rendre à nos fauves leur part d'humanité !"  
Vox populi, vox Dei :  
Soixante-douze pour cent de mille personnes interrogées  
Auraient presque unanimement décrété :  
Plus d'exploitation circassienne pervertissant nos enfants...

Voici les animaux malades de la piste,  
Voilà du croquant les émules condamnés...  
Mais le diable - dit-on - sévit dans les détails  
Qu'à tort, on n'avait nullement anticipés...  
Quinze mille têtes fauves à soustraire au joug...  
Delphinariums et zoos n'y suffiront jamais !

Quant à la SPA submergée tous les ans  
Par cent mille abandons d'animaux domestiques,  
N'en parlons pas.  
Ou alors... que le délit soit moins manifeste :  
Toujours le même tour, toujours au même endroit !  
Interdisons l'itinérance aux saltimbanques...  
Tant pis s'ils sont poussés par un vent de faillites  
À brader tous leurs fauves à de pires parasites.

Faire voyager leurs *frères* animaux  
À la belle saison, déjà  
Cent mille "amateurs de bêtes" s'en dispensent,  
Prétendant sans doute aussi, quoique à leur façon :  
"*Le bien-être animal n'est pas fait pour les chiens*".  
(Sans parler de leurs chats, serpents, tortues, lapins...)  
L'animal devient tôt mauvaise *compagnie*,  
À l'homme abusant d'un *commerce* cynique.

Que la future loi punisse ces abus,  
Réglemente élevage et vente, entendu.  
L'autorité qu'elle envisage de créer  
N'aurait, hélas, que des conseils à prodiguer.  
Le veneur et sa meute en seraient dispensés ;  
Patience et risque du dompteur restent ignorés.  
Par respect, n'assignons pas au montreur de piste  
Le rôle impopulaire et ingrat du lampiste !

(in "*À l'heure du Pastiche*")



LA DEMANDE



Où sont les haies les traverses  
où humer la pointe de l'aube  
le ciel propice

Elle songe  
un instant  
aux prunelles mi-closes  
de tout son être  
aux gestes éphémères  
peut-être tendres

à l'effroi  
l'effroi

Elle demande  
Où sont les feuilles étoilées  
les précautions du crépuscule

la réparation

Où est la neige  
intime

ma terre

ma proie





## BAVARDAGES



Cavaltaurus

LONGTEMPS, J'AI ÉTÉ CHERCHEUSE SPÉCIALISÉE EN BIOLOGIE ANIMALE. À peine mon diplôme en poche, je m'installai à Broadway, trente-septième rue, tout près d'un cabinet de voyance où une cartomancienne - femme aux seins lourds de mœurs légères - m'avait prédit un bel avenir. J'étais heureuse et soulagée de n'avoir plus à me soucier de l'essentiel :

ma situation professionnelle. Chaque mercredi, l'euphorie me gagnait. J'attendais ma petite madeleine. L'impatience me montait à la tête. J'aurais aimé immortaliser ce mercredi sacré. Jo, le camionneur, gérant d'une entreprise de transports "Les Compagnons Fidèles", me livrait les spécimens. Il m'était interdit d'entacher mon excellentissime réputation internationale. J'étais la seule zoologue à qui on refourguait dans les pattes les espèces les plus rarissimes. Ce mercredi treize octobre deux mille trente-six, Jo se pointa avec une banane que je ne lui connaissais pas. Je découvris pour la première fois en quinze ans sa dentition. Là ! Il m'amena du lourd. Du bétail. Vrai de vrai. Du gros bétail. J'en fus ma-bou-le. Trois étalons tout droit venus du Ziziland, dotés de cornes, de croupes, de testicules de taureau, parlant, s'il vous plaît, le zizilandais et l'érectois, couramment - langue du pays voisin.

D'un poids de cinq tonnes, l'accouplement du cavaltaurus - le mâle - et de la poulivacca - la femelle -, aurait pu effrayer le genre humain. Mais mes études révélèrent qu'une copulation entre ces deux espèces rares acheminait leurs âmes au summum du Nirvana sans la moindre méditation. Je les nommais Fred et Frédérique, ce qui nous rapprochait. Docteur Ravalo, gynécologue animalier, avait pour devise: "Hommes, Animaux, Fraternité". Je poussais l'expérience jusqu'à me servir dans la gamelle. J'ingurgitais des kilos de tortillas à la bolognaise. Je partageais leur couche, m'endormais au milieu. Je cavalais près d'eux. Je les douchais avec moi. Bref, nous devenions frères. Et vint ce jour terrible où ils moururent dans leur sommeil.



Poulivacca

Mon métier exigeait une prise de distance, un recul nécessaires, sans quoi j'encourais de me faire écrabouiller. Je décrétai sur-le-champ de quitter Broadway. Je me sou-

viens, le soleil n'était pas encore couché. Mes yeux étincelaient, enflammés de l'ensoleillement radieux. Demain, dès l'aube, j'émigrerai, seule, et quand j'arriverai dans les pays de mousson : "la jungle des bizarroïdes", je m'en donnerai à cœur joie.

J'ai rêvé toute la nuit de caresses voluptueuses, charmée par toutes sortes de phénomènes. Au réveil, je me sentais un peu fiévreuse. À moi la brûlante aventure! Au feu le passé miséreux qui m'encroûtait, me rongeaient comme une colonie de rats. Nous étions dimanche et le soleil cognait sur Broadway. La chaleur errait avec des intentions suspectes. On aurait juré qu'elle vous cherchait des noises. J'ai chargé le primordial dans la fourgonnette : les outils de stérilisation, les médicaments, la trousse de secours. Et j'ai tracé, tracé, tracé sur les routes des States en gueulant à tue-tête le répertoire des Beatles.

J'ai roulé trois jours et trois nuits. La fatigue planait sur mes épaules. Mon dos s'arrondissait. J'avais mal aux jambes. Mais lorsque je me suis fondue dans la forêt verte et silencieuse, mon cœur souriait, les arbres me souriaient et je savais que chaque animal me sourirait.

Peut-être un samedi. Il pleut. Ou un dimanche. Brouillard. Fantômes. Je ne vois pas bien. Mais je sens. Je pressens. Odeur de pluie. Pas. Marche. Marche nuptiale. Un tapis au mur. Enfin. Pas exactement. Étrange. J'ai trahi. Je me suis trahie. Non. Non. Je ne sais plus très bien. Je sais qu'il pleut. Même si mes vêtements sont secs. Alors la pluie ne mouille pas. Alors la pluie n'existe pas. Alors les gouttes ne sont pas diluviennes. Alors mes souvenirs sont plats. Alors le soleil ne tourne pas autour de la terre. Quand ma vie s'est mise à fuir? Sans doute au moment où j'ai cessé de rire. Madame, ôtez vos bijoux. Je n'en ai pas. Je tends mon alliance. C'est tout ce qui m'appartient. Ce n'est ni de l'or ni de l'argent. Rien de tout ça. Oh, je n'en demande pas tant. Ne me bousculez pas. La pluie ne pleut plus. Je devrais gouverner tout ce qui tombe du ciel. Je devrais me bousculer pour ne pas tomber.

J'ai monté la tente. Il me manquait un piquet. Je l'ai remplacé par un bâton de bois. Après une nuit prodigieusement revitalisante, j'étais pleine d'enthousiasme. À présent la jeune faune m'appartenait. À présent la tendresse des animaux m'appartiendrait. À présent les bêtes et la bêtise humaine ne feraient qu'un. J'aimais mon métier, l'odeur effrayante des bestiaux. Enfant, je m'enivrais du poil dur de Vidocq le teckel fugueur de notre voisine veuve.

Je m'interrogeais : suivre le vol d'un lutin survolant les séquoias à feuilles d'if ou flairer le roi du bois? Mon animalité était en train de me terrifier. Quand là, face à moi, bien posé sur la terre un peu humide, habile, un renard à tête de cochon, d'une grosseur raisonnable, vêtu d'une jupette bleue, me fixa droit dans les yeux. Silence. Fallait-il s'apprivoiser?

Nous avons commencé à nous démasquer sous l'œil



inquiet de notre bonne foi. À dater de ce jour, je vous le jure, j'ai accepté mon destin. La nature m'avait amputée de mon humanité. Soudain, je m'affalai lourdement et tout aussitôt, quelque chose vint me chatouiller. Je fus prise d'une terreur sans nom. Une queue longue et poilue jaillit de mon fessier. My god! L'avatar, de courte durée, m'affubla d'un genre de primates bien connu : la guenon.

J'adorais mes nouvelles mains à cinq doigts, mes yeux placés sur l'avant du crâne. Le renard à tête de cochon me dit : "Belle amie, la nature m'ayant fait don de la parole, je m'empresse de vous instruire d'une absurde cachotterie : dans notre univers les femmes singes sont écartées de la confrérie forestière."

Je sais à présent. Le brouillard a disparu de ma mémoire. Non pas un samedi. Non pas un dimanche. Mais un vendredi. Je retrouve le bouquet liquéfié de la pluie. Même si je ne suis toujours pas mouillée. Oui. J'ai été trahie. Je ris, d'un rire languissant, d'un rire frénétique. Je ne fais pas la grimace. Le soleil tourne autour de chacun de nous. Mes bijoux tombent du ciel et le gibier s'en moque, pensez-vous! J'ai perdu mon alliance. Personne ne devrait gouverner ni se bousculer. Alors. Et alors?

Alors un orchestre s'imposa. Onze trompettes. Un air de Duke Ellington. Le renard à tête de cochon pirouetta. Il cherchait à m'impressionner, m'en mettre plein la vue. Mais il était un piètre danseur.

Je ne me plains pas. L'impossibilité d'échapper à son sort, bien entendu, est une excuse. Je tousse, une, deux, trois fois et regagne mon corps : mes épaules, mes quatre doigts, ma peau lisse, douce et parfumée, mon droit légitime. Je fatigue. Le renard à tête de cochon me scrute avec une intensité dominatrice. Sans incommodité, je m'approche de son oreille Calme, calme, ne vous improvisez pas petit rat, préférez vous accepter renard à tête de cochon et voyez comme votre société vous portera sous son aile.



*VIE ET MORT DES BÊTES*

I

D'un bout à l'autre les coqs  
entonnent la même aube  
pâlie d'inquiétude heureuse

d'un bout d'une existence à l'autre les coqs  
confiante alarme des vivants  
signe des noms de villages éternels

d'un siècle à l'autre les coqs  
sonnent les jours et les travaux des hommes  
, reniements et reconnaissances.

II

Le lézard, ce dinosaure de poche,  
réduit le monde à sa mesure.  
De quoi se satisfait-il donc  
sur une dalle ensoleillée  
où nous ne voyons rien ?  
Et ces allées et venues de fourmis,  
quel ordre les règle, qui nous échappe ?  
Est-ce à force de tant d'ignorance  
que nous pensons sauver le monde ?



### III

Aurions-nous dû patiemment, longuement  
accompagner dans la mort la bête agonisante  
attendre que s'éteigne  
le regard qui nous avait surpris ?

La campagne maintenant  
cultive comme un buisson funèbre  
le cadavre offert aux oiseaux  
pour qui ne peuvent rien les ondes  
multiples dans l'air qui poursuivent  
leurs travaux compliqués

Je vous envie, animaux sans questions  
dont l'œil mourant contient le monde  
, rond comme le tout d'une existence.

*(extraits de  
La Gare murée et autres poèmes, recueil à paraître)*



LE BESTIAIRE DE SHÉRINE



DES CHEVEUX EN BATAILLE TOMBANT SUR LES ÉPAULES, DES GUENILLES EN GUISE DE VÊTEMENTS. Elle n'a plus de nom et son sourire s'est perdu sur les rives d'un pays qui l'a reniée. Ils lui ont tout pris : la vie des hommes qu'elle aimait, la chaleur des caresses et des rires.

Elle a cherché les routes et les chemins qui l'éloignaient du fracas. Elle a vu les tentes dressées et les enfants transis jouant au bord des flaques. Elle a suivi des sentiers, longé des avenues. On lui a dit là-bas, loin d'ici mais pas tant que ça avec du courage, qu'il y aurait des maisons et peut-être une pour elle.

Un mur encore se dresse là devant.

Des murs tellement hauts qu'elle ne peut pas les enjamber. Il faudrait être oiseau ou écureuil... oui écureuil, elle se souvient.

Dans la montagne où elle courait enfant elle avait vu un jour ce petit roux onduler sur un tronc, s'enrouler, disparaître puis revenir. Elle se souvenait de ses bonds d'une branche à l'autre tant et si bien qu'elle le perdit de vue. Elle retourna souvent au pied du grand arbre et ne le revit jamais. Elle se dit qu'après tout il était si agile que sa terre à elle était trop petite pour lui.

Au pied du béton frais elle se cogne le nez et ses mains n'agrippent rien. Elle s'écorche et s'abîme.

Il faudrait avoir des griffes ou des ailes, des pieds légers et sûrs, des plumes et des duvets mais le vent a rabattu ses mèches sur son visage et le froid l'a saisie. Elle s'est roulée en boule, a attendu la nuit, mais le matin elle était à nouveau là, debout, prête à marcher droit devant.

Elle avait gratté le salpêtre des caves et des chambres éventrées. Elle avait retenu son souffle et sa voix qui criait au-dedans. Elle avait vu tomber comme poupées de chiffon des amis, des amants et l'enfant du dernier. À peine avait-elle eu le temps de l'embrasser.

Il lui restait assez de force pour marcher droit devant... droit devant... droit devant.

Ses cheveux ont fané comme fleur au soleil, ses cheveux emmêlés ont accroché les ronces, les brindilles des lits improvisés dans les sous-bois aux pattes de lapins, aux hullements de chouettes.

Sa robe s'est déchirée, son pull est resté seul sans manteau pour couvrir les seins et le cou convoités. Elle a couru souvent pour fuir des mains. Elle s'est blottie derrière

des haies. Elle a surpris des mésanges naissantes au cou bleu.

Sherine n'a que vingt ans mais le poids des années de terreur ralentit sa marche. Et toujours elle bute sur ces murs, ces rouleaux de fils aiguisés.

Il faudrait être lézard ou mulot pour franchir ces grilles rasoirs. Elle se souvient dans sa cache à Rakka quand elle avait si froid et si peur d'avoir partagé une galette avec un jeune rat juste pour ne pas être seule. Elle lui avait raconté le dehors, là où à chaque instant tombait un homme, un enfant distrait ou une vieille au pas trop lent. Mais la bête rassasiée avait saisi le dernier morceau de pain et s'était enfuie vers un trou dans le mur lézardé. Elle ne l'a jamais revue. Elle s'est dit "Après tout qu'ai-je d'autre à lui offrir que mes histoires d'hommes furieux?"

Ce matin tout givré elle marche plus vite pour réchauffer ses os. Elle pense je ne suis plus que ça : des os qui bougent. Elle n'entend plus ni les piailllements d'oiseaux ni les ronflements des hélicoptères. Par instinct elle ne marche qu'à la lisière des forêts. Et quand il n'y en a plus elle attend la nuit pour traverser des prairies. À l'approche d'une ferme elle craint toujours qu'un molosse ne donne l'alerte.

Elle se souvient des grognements des chiens affamés, des feulements des chats meurtris. Celui qui l'avait griffée n'avait plus que trois pattes. Elle avait compris trop tard que c'était une femelle qui cachait sa progéniture au fond d'un placard. Shérine avait fouillé ce meuble en quête de nourriture.

Dans le fossé elle devine une fourrure, des poils roux tout tachés. Elle se penche et trouve un chat à peine âgé de six mois, maigre autant qu'elle. Elle tend la main mais l'animal se rebiffe et disparaît dans les fourrés. Après tout se dit-elle je n'ai rien à lui offrir que ma faim et ma soif.

Devant d'autres murs, d'autres rouleaux de barbelés Shérine a renoncé à épuiser ses forces. Elle contemple le ciel gris et les nuages lourds. Parfois un oiseau franchit l'espace interdit sans que personne ne dise rien. Un rapace planant, un moineau effrayé par tant de pleurs et de cris. À peine si quelques-uns s'en aperçoivent.

Sherine a supplié l'homme cafard habillé tout de noir derrière les torsades coupantes. Elle a dit "je donne tout" mais sa langue est restée suspendue comme l'oiseau dans l'air.

Toutes les fourmis massées là ont construit des maisons de brindilles, de toile, des nids. Les plus petites gémissent à peine. La parole s'est perdue et Shérine comme eux cherche le terrier qui lui conviendra. Elle creuse. Ses yeux aux aguets percent la nuit. Demain elle ne sait pas si elle sera encore debout à marcher droit devant... droit devant.



## COCHONNE DE VIE



C'EST L'HIVER. DÉCEMBRE, JANVIER, FÉVRIER PEUT-ÊTRE. Il doit être vingt-trois heures, ou plus. L'air est froid; l'humidité pénétrante n'invite pas à la flânerie. Dans la ville, les fumées se mêlent au brouillard. Temps de cafard à broyer du noir.

Je quitte Beauvais. J'emprunte la rocade qui mène à Troissereux. Je roule doucement : j'exècre la vitesse et l'absence de visibilité n'engage pas à adopter une vive allure. Du bas-côté, surgit une masse sombre et compacte. Un animal corpulent ? Je pile immédiatement, saisie de crainte tant pour moi que pour mon véhicule.

«Mais c'est quoi? Non, mais je rêve!!! C'est un cochon, en liberté... à la limite de la ville!!!»

Ce n'est pas un rêve, pas un cauchemar non plus, la réalité simplement. D'où vient-il? S'est-il échappé de la ferme de l'institut Lasalle? Je me pose une foule de questions qui, toutes, restent sans réponse. Je dois partir et je reste figée, incapable de redémarrer.

Et s'il n'était pas seul? Et s'il me chargeait? Je tremble. La carrosserie de ma voiture me semble une armure aussi résistante que du papier à cigarette. Personne ne circule à cette heure. Je suis seule face à la bête qui foule l'asphalte. Un mâle en rut? Une femelle folle de chagrin à qui on a retiré sa portée pour l'engraisser? Je voudrais être ailleurs, à l'abri, chez moi. Je tente de calmer ma respiration haletante. Reprendre la maîtrise de la situation. Non, je ne suis pas ivre; l'alcool ne brouille pas ma vue; je n'ai bu qu'un verre de vin.

Contrôler mon souffle. Faire tomber la pression, la peur, l'angoisse. Je compte jusqu'à dix une fois, deux fois, trois fois et je bloque toujours. Je sors mon téléphone. Appeler mais qui me croirait? Un cochon venu de nulle part est sur la chaussée! Bah! Il fait peut-être du stop... Les porcs en liberté sont légion et

on n'a pas encore l'habitude de les balancer. Celui-ci a beaucoup de caractères «porcins»: un bel embonpoint, un groin en mouvement qui fouille le sol meuble, une paire d'oreilles à l'affût, des sabots qui martèlent le bitume, des flancs qui bousculent mon modeste véhicule et des yeux noirs qui croisent mon regard.

On se jauge. Ma terreur s'est enfuie. J'ai l'impression que nous échangeons toutes nos tristesses humaines et animales, en toute égalité. Frère ou sœur quadrupède, nous sommes issus du même moule, nous sommes le vivant. Entre nous, une communion de pensée - oui, c'est le terme juste! - s'établit. J'ouvre ma portière et je m'avance de quelques pas. Lui aussi s'approche. Je tends la main. Il la hume. Je caresse ses oreilles. Je m'enhardis: ma main glisse sur son poitrail et je flatte son encolure. Il grogne de satisfaction. La situation est incongrue. Je place mes bras autour de son cou. Notre chaste étreinte dure une seconde ou une heure: le temps n'existe plus. Je n'ai jamais ressenti une émotion aussi intense. Je crois l'entendre dire «Fais un vœu». Je m'exécute et je ferme les yeux.

«Madame, répondez-moi. Vous allez bien?»

Des visages de pompiers se penchent sur moi. C'est un camionneur qui a donné l'alerte à cinq heures. Il m'avait découverte endormie dans l'herbe. Je n'ai pas froid, mes constantes sont bonnes. Je ne peux rien dire de ma rencontre avec le cochon suprême! L'hôpital psychiatrique, très peu pour moi! Malaise, amnésie traumatique: ça me va. Non, ça ne m'est jamais arrivé. Oui, je vais faire une batterie d'examens.

L'hôpital ronronne. Des chuchotements. Des blouses blanches furtives qui me sourient et qui filent. Je répète inlassablement le déroulement de ma nuit insensée en omettant le passage cochon. Le corps médical est sceptique face à mon discours mais les lits sont chers et ma santé de fer m'ouvre les portes.

Dans la poche de mon manteau, mes doigts triturent les soies lisses de mon ami.

